

convulsions pen-
née il avait l'air

tête!"

bas, il avait
ne savait pas

vu Mme Thi.
née un instant
endus dire un
t venue faire,
temps.

assis au côté
rester dans la
funt, ça n'a pas
ur l'empêcher
car il n'avait
mardi avant
de l'a attaché
ne mon doigt.
chette que le
c'est par les
. C'est lundi
. Le défunt
de suite lui-
il faisait. Sa

ait frappé le
Chaque fois
u dire : "Le
t seul." Le
ournée dans
père du dé-
funt n'était
le défunt a
père, c'est
parce que le
s sûre que le

er Taylor et

ndant plu.

à peu près

endant ce

irs.
le défunt

en même
de la tire,

heures, le

u'il a été
ard?

ndé. J'ai
couple de

qu'on lui

disait et de quelle manière on le reprenait
lorsqu'il venait tard?

R.—Son père lui faisait des remontrances
parce qu'il venait tard, en lui demandant per-
quoi il venait si tard.

Q.—Avez-vous connaissance que le défunt a
été battu parce qu'il ne rapportait pas l'argent
de sa tire?

R.—Oui j'ai eu connaissance que c'est arrivé
quelquefois.

Q.—Avec quoi a-t-il été battu?

R.—C'était avec une *strap* en cuir, large de
trois doigts, qu'il a été battu; l'enfant pleurait,
mais ne criait pas fort.

Q.—Était-ce sur les mains ou sur le corps que
l'on frappait le défunt?

R.—Sur les mains.

Q.—Avez-vous connaissance quand le défunt
a déserté de chez moi?

R.—Je l'ai entendu dire cet automne, pen-
dant que Taylor était malade; on m'envoya
chercher, un dimanche; le défunt était déserté
du matin avec de la *tire*. J'ai couché chez Tay-
lor ce soir-là. Je crois qu'il a été deux jours
absent. Quand il est parti, il étreignait des hardes
neuves. Je n'étais pas là quand il est revenu.
Il avait mangé comme il faut avant de partir.
Quand j'ai été chez Taylor, le défunt a toujours
été nourri comme les autres membres de la fa-
mille, à la même table. Quand il sortait, il avait
ses hardes de tous les jours. J'ai tricoté six
paires de bas pour les enfants de la famille de
Taylor. Je ne puis pas dire si on a fait des
passe-droits, et à qui on a donné ces chaussures.

Question.—Est-il à votre connaissance que,
quand moi ou sa belle-mère l'envoyions en com-
mission, qu'il portait quelquefois à la hâte sans
se vêtir, et qu'on l'arrêtait pour le mieux vêtir?

Réponse.—Oui, je n'ai pas cru que le défunt
fut dangereusement malade avant jeudi, jour
de sa mort. Je me rappelle que Marguerite
Demers, ma fille, a demandé à Taylor, le prison-
nier, d'aller chercher le curé. Taylor répondit
qu'il n'avait pas le temps; il a ajouté: Il n'est
pas en danger, il peut attendre, j'ai le temps de
faire mon voyage. Ma fille n'a pas attendu, elle
l'a envoyé chercher vers trois ou quatre heures.
J'ai connaissance que le lundi suivant, avant sa
mort, ma fille, après la basse messe, alla chez le
curé pour lui dire de venir confesser le défunt;
le curé n'a pas voulu venir. Elle est allée exprès
pour chercher le curé et en même temps pour
aller à confesse elle-même. Le défunt s'est
plaint du mal de tête avant qu'il a écrasé dans
la place, jeudi. Je me suis aperçue que le prison-
nier Taylor et ma fille ont manqué quelquefois
à leur devoir envers le défunt, parce que le
défunt méritait quelquefois d'avoir des coups, et
ils ne lui en donnaient pas. Le défunt était un
enfant qui n'écoutait pas. C'était sa façon de
mentir. Ce n'était pas un enfant fiable ni hon-
nête; il ne m'a pas rien pris, mais il a pris

ailleurs; je ne l'ai pas vu, mais ce sont ses
parents qui me l'ont dit. Je n'ai pas connais-
sance que Taylor et ma fille ont refusé la porte
au défunt sans aucun temps.

Lundi, 16 mars.

L'enquête, ajournée au seize de mars, est con-
tinuée ce jour, en présence des prisonniers Wil-
liam Henry Taylor et Marguerite Demers, son
épouse.

FRÉDÉRIC BOURASSA, de la Basse-Ville de Qué-
bec, fabricant de balais, étant assermenté, dé-
pose et dit:

Je suis le frère de la première femme du pri-
sonnier Taylor. La première femme de Taylor
se nommait Julie Bourassa. Je crois qu'il y a
quatre ans qu'elle est morte. Taylor et sa pre-
mière femme demeuraient à Québec; c'est à
Québec qu'elle est morte. Lors de la mort de la
première femme de Taylor, Taylor possédait
deux emplacements à Somerset, près de l'église.
Ils paraissent vivre à l'aise à Québec. Ma sœur
a laissé quatre enfants à sa mort, deux garçons et
deux filles. Une des filles est à l'Hôpital-Géné-
ral, à l'école, c'est ma sœur qui l'éleva; l'autre est
à Somerset, chez un habitant. A part de ces deux
filles, ma sœur a laissé deux garçons: l'un est le
défunt, l'autre Napoléon Taylor, le premier té-
moin qui a été entendu. Je me suis aperçu que
le défunt était triste du temps de la première
femme de Taylor, le défunt passait pour un bon
enfant, soumis à ses parents. Je ne me suis pas
aperçu qu'il ait changé de caractère depuis ces
temps.

NAPOLEON HENRY TAYLOR étant réexaminé
dépose et dit:

J'ai connaissance que mon oncle Frédéric
Bourassa est venu chez mon père le dimanche
avant la mort du défunt. Le défunt était alors
attaché au pied de son lit; je ne me rappelle
pas si c'est ma belle-mère qui l'a attaché. C'est
avec la corde qui m'est montrée que le défunt
était attaché. Je pense que c'était par le corps
qu'il était alors attaché; car quand il était assis
c'était par le corps qu'on l'attachait. Quand
suis parti pour aller à la basse messe dimanche
matin, j'ai laissé le défunt dans le lit; ma belle-
mère ne voulait pas qu'il sortit pour aller à
messe, et il resta couché. Je me rappelle qu'il
était attaché dans le lit. Il était attaché par le
corps, au poteau de la couchette. Le défunt
déserté huit jours avant sa mort. C'est vers
une heure de l'après-midi qu'il est parti. Jeudi
soir, le même jour, mon oncle Joncas ramena
le défunt à la maison.

Vers huit ou neuf heures, quand ma belle-
mère s'est couchée ce soir-là, avant de se cou-
cher, elle a attaché le défunt dans le lit. Vers
sept ou huit heures du matin, elle le détacha,
fit lever et l'attacha au pied de la couchette.
Il resta attaché toute la journée. Ma belle-mère
me dit de faire sortir le défunt sur la galerie
instant avant de se coucher, pour ses besoins.